

8 NOV. 1978

P. I. P. 1

- 1 -



EXCLU DU PRÊT

LES AMIS DE PANAIT ISTRATI

---:---:---:---:---:---:---:---



CAHIER n° 9

Novembre 1971

BILLET A NOS AMIS

"En Europe, le silence et l'oubli persistent encore vingt six ans après sa mort, tandis qu'en Amérique on se souvient de lui et on l'admire."

Voilà ce qu'écrivait en 1961, en parlant de Panaït ISTRATI, Eugen RELGIS, un écrivain résidant à Montévideo.

Cette constatation heureusement n'est plus vraie maintenant car, depuis dix ans, le silence qui s'était appesanti sur ISTRATI et son oeuvre s'est dissipé. Le monde du Livre et de la Presse, tant en Roumanie, en France qu'en de nombreux pays européens, s'est souvenu de l'auteur de Kyra Kyralina.

Eugen RELGIS ajoutait : "...ses ouvrages figurent dans les vitrines des librairies et les rayons des Bibliothèques Municipales" et il concluait : "Cet intérêt sud-américain pour les oeuvres de Panaït ISTRATI proclame que, malgré tout, la vérité finit par triompher."

Nos amis trouverons dans les pages qui suivent un

résumé de ces propos.

Nous sommes heureux d'apprendre ainsi que Panaït n'est pas oublié en Uruguay. Nous sommes navrés, en revanche, de savoir qu'une étudiante française préparant une maîtrise de lettres modernes sur ISTRATI a connu l'existence de notre association lors d'un séjour qu'elle fit en Roumanie ! Décidément notre propagande en France est bien mal faite !

Dans ce numéro, nous publions un article oublié de Panaït dont la conclusion, véritable testament moral, confirme, s'il en était besoin, sa générosité envers l'homme et surtout envers le vaincu.

Le Bureau.

A nos amis :

Vous pouvez dès à présent renouveler votre cotisation pour 1972.

Le montant de celle-ci (membre actif : 10 francs, membre bienfaiteur : 50 francs) peut être adressé par

chèque bancaire

ou chèque postal (C.C.P. n° 30 122 94 - 62 LA SOURCE)

soit au siège social de l'Association

65, rue du Rocher à Paris (8ème)

soit au "Centre de Chèques Postaux"

45 - LA SOURCE





Panaït Istrati, à sa gauche Frédérique Lefevre

NICE  
LETTRES



Samoïl Petrov, autoportrait

NICE  
LETTRES



I N É D I T

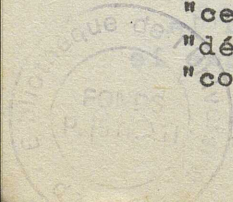
Nous sommes heureux de publier ci-dessous, grâce à l'obligeance de notre ami Jean STANESCO, un récit inédit et maheureusement incomplet de Panaït ISTRATI sur sa rencontre, au cours d'un de ses nombreux voyages au Caire, avec un égyptien, peintre en bâtiment et vagabond comme lui.

Nous avons tenu à en reproduire intégralement le texte sans y apporter la moindre correction.

... et la manière de vivre de mon oublié ami Hafif, l'Egyptien aux lèvres voluptueuses et aux cheveux frisés qui n'avaient jamais besoin de ciseaux; au teint brun, au visage toujours souriant, au tarbouche penché sur une oreille et à la démarche nonchalante dans sa longue robe toujours blanche. O, mon brave Hafif, as-tu échappé à la tourmente qui s'est déchaînée sur le monde ? Te reverrai-je jamais ? N'es-tu pas ennuyé de ne plus me voir, depuis tant d'années, descendre au mois de septembre dans ton mystérieux pays au sol rempli de sarcophages conteurs d'histoires; aux Pyramides qu'on les croit sans ombre; aux allées de Sphynx énigmatiques comme tes ancêtres et ironiques comme une épigramme d'Aristophane; aux chemins infinis bordés de palmiers géants et fourmillant de touristes "fiers comme des Ecossais" et sots comme leurs Baedekirs; au Nil dompté par des barrages monstres, portant des dahabieh-s blanches à trois ponts, inaccessibles à nos bourses; aux musées pillés par des conquérants à main longue, renfermant vos glorieux Ramsès et Seti qu'on dirait deux "poitrinaires" décédés hier à peine !... Retrouverons-nous encore une fois dans ton pittoresque et ancien El-Maor (Caire), aux marchés tumultueux; aux cochers criant sur leurs harabieh-s : "Oah rigleh, oah mineh!" (gare aux pieds, gare à droite); Le Caire aux innombrables cafés arabes offrant pour 6 centimes des narguilés à long tuyau et où nous avons des interminables entretiens au retour des longues promenades !...

.....  
"Comme moi, Hafif était lui aussi peintre en bâtiment; il aimait son métier et, peut-être, l'aurait-il aimé davantage si l'aimour pour le travail n'avait tant d'ennemis dans la classe odieuse du patronat.

"Nous nous sommes rencontrés un matin dans l'atelier d'un de ces monstres, chacun son "baluchon" d'outils sous le bras. Il me dévisagea d'un air bienveillant et nous nous sourîmes sans nous connaître, car il doit être quelque part écrit que les être qui



"sont faits pour s'aimer doivent se reconnaître dès leur première  
"rencontre. Le contremaître fit son choix et le hasard voulut que  
"nous soyons destinés au même chantier. Nous partîmes ensemble pour  
"l'hôtel Sémiramis, grand bâtiment en fébrilité de construction, fa-  
"ce au Nil, et dont l'ouverture était attendue avec impatience par  
"la foule de rastaquouères. En route, il fut très aimable et parla  
"le premier avec cette confiance et cette chaleur qui sont la qua-  
"lité et le défaut d'après lesquels on peut facilement reconnaître  
"les âmes rares et, parfois, d'une véritable grandeur.

"Il avait à peu près mon âge, dans les 25 ans, et, à la suite  
"de voyages et de vagabondages dans l'Amérique du Sud, parlait les  
"langes italienne, espagnole et portugaise. C'était un esprit cos-  
"mopolite qui avait connu les souffrances dès son enfance, un ré-  
"volté d'instinct, et non pas de ceux fabriqués dans les laboratoi-  
"res socialistes; et, ainsi que je l'ai connu plus tard, un homme  
"sensible à toute douleur, à toute joie et toute beauté, surtout  
"un amoureux des beautés naturelles comme sont tous ceux qui souf-  
"frent en silence les injustices sociales et ont du coeur et de l'  
"intelligence.

"Nous arrivâmes tous les deux tout joyeux au chantier et avec  
"un grand appétit de travail, résultat heureux de notre connaissan-  
"ce et dont le bénéficiaire devait être un ingrat patron. Là, un  
"brouhaha inouï mit le comble à notre joie. Les architectes, dans  
"leur fureur pour "rendre les clefs" au délai fixé dans le contrat,  
"délai qui était tout proche, avaient perdu la tête et ont fait per-  
"dre également la tête aux entrepreneurs qui, à leur tour, ont affo-  
"lé les ouvriers. Ce n'étaient plus des hommes qui voulaient finir  
"le plus tôt possible un ouvrage pressé, mais des bandes de fous qui  
"s'empêchaient mutuellement de travailler. Le trust auquel apparte-  
"nait ce magnifique bâtiment, dans le but de stimuler tout le monde  
"et faire l'ouverture au jour destiné, ayant épuisé des inutiles  
"menaces, avait fini par promettre des gros pourboires à tous ceux  
"qui se feront distinguer par leur zèle au travail et cette promesse  
"a transformé le chantier en une véritable "Babylonie". Plombiers,  
"installateurs, parqueteurs, tapissiers, ébénistes, peintres, déco-  
"rateurs, tous couraient comme des possédés d'une salle à une autre,  
"d'un appartement dans un autre, d'un étage à un autre, criaient, se  
"repoussaient, se bousculaient, s'entre-mêlaient les outils et, ain-  
"si, se sabotaient réciproquement le travail, le camelotaient et  
"éloignaient aux calendes grecques l'inauguration de l'hôtel et l'en-  
"caissement du billet de 20 frcs. promis comme bonne-main. Chose pa-  
"radoxale : dans cette course folle pour un pourboire ou pour un é-  
"loge, ceux qui méritaient le plus l'éloge et le pourboire n'étaient  
"pas ceux qui "travaillaient", mais ceux qui n'empêchaient pas les  
"autres de travailler. C'est ainsi qu'en nous baladant dans l'immen-  
"sité de ce chantier, un pinceau et un camion à la main, à la re-  
"cherche d'une place pour travailler, nous découvrîmes en maints en-  
"droits, attenance, W.C. ou salle de bain, des ouvriers sages qui  
"s'étaient enfermés en dedans et fumaient flegmatiquement leur ciga-  
"rette. Etonnés, nous leur demandâmes s'ils n'avaient pas perdu la  
"raison. Ils nous répondirent calmement que ce n'est qu'ainsi que le

"travail avancera le mieux. Et nous avons vu ensuite qu'ils avaient  
"raison.

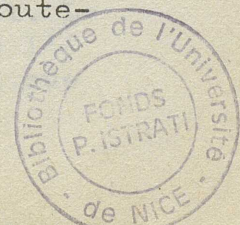
"Nous travaillâmes, pour ainsi dire, ce jour-là, des fois en-  
"semble, des fois séparés, mais nous plaisantâmes surtout beaucoup  
"sur le compte de cette merveilleuse organisation sociale qui cré-  
"ait des architectes pour saboter le travail et des riches pour  
"payer ce sabotage au prix d'or. Le soir, nous nous trouvâmes en-  
"semble comme des anciens amis et, tête à tête devant nos tasses de  
"café et nos narguilés à gros tchiboucks d'ambre, nous nous regar-  
"dâmes dans le blanc de nos yeux pour découvrir la sincérité et l'  
"amour qui sont plus rares que l'or, et nous nous racontâmes des  
"histoires de nos vagabondages à travers le monde.

"Hafif était un homme assoiffé d'amitié, et un enthousiaste.  
"Et, précisément à cause de cela, il était en même temps un isolé.  
"Au travail, il parlait peu avec nos copains, écoutait beaucoup et  
"fixait avec obsession son interlocuteur, comme s'il voulait le pé-  
"nétrer et lire dans son coeur. Au moment de notre connaissance, il  
"n'avait aucune liaison d'amitié, prenait ses repas toujours à un  
"autre endroit que le précédent et ne se livrait à nul amusement.  
"Il était d'une délicatesse que je voudrais qualifier toute euro-  
"péenne si je n'avais peur de blesser mon ami. Le bavardage bruyant  
"et souvent vulgaire du chantier frappait fâcheusement la sensibi-  
"lité délicate de cet ouvrier sans éducation et sans instruction.  
"Egalement, si le contremaître lui faisait des remarques qu'il consi-  
"dérerait injustes, sa nature était incapable de les supporter et il  
"quittait le chantier sur-le-champ. C'est ce qui arriva quelques  
"jours après notre engagement au Sémiramis et qui me donna l'occa-  
"sion de connaître cette nature indépendante, éprise de liberté et  
"de justice.

"Pour aller au travail ensemble, nous nous donnions le matin  
"rendez-vous chez un petit restaurateur arabe qui offrait pour  
"deux "piastres tarif" (25 centimes) le déjeuner national de l'ara-  
"be, le "foul" (fèves cuites et arrosées de l'huile et de citron),  
"mais très bien préparé. Le foul, c'est ce que sont les macaronis  
"pour l'italien, le riz pour le japonais, le borcht pour le russe,  
"le papricka pour le hongrois et la ... "mamaliga" pour mes compa-  
"triotés !... Même l'arabe habillé en soie s'arrête le matin devant  
"la petite boutique crasseuse pour demander son foul, avant d'aller  
"au café où l'attendent les amis, la politique et un magnifique nar-  
"guilé. Debout, assiette à la main, tout le monde mange sans four-  
"chette, avec du pain plat comme le carton et en se servant de ses  
"doigts ... qu'on lèche après, soigneusement !...

"Ce matin-là, mon ami était mélancolique et souriait triste-  
"ment. Cela me donnait le "cafard". Par discrétion, je ne le ques-  
"tionnais pas et nous parcourûmes la ville presque silencieux. Il  
"marchait pensif, mais souriait toujours en me regardant et ce sou-  
"rire me faisait mal. Pour dire quelque chose, je hasardai toute-  
"fois :

-"Etes-vous malade ?



"Il me prit la main et la serra doucement et longtemps sans  
"répondre, puis me dit :

" - Non, je ne suis pas malade.... Mais j'ai l'envie aujourd'  
"hui de passer de l'autre côté du Nil et flâner... comme ça...

"Au Caire, le Nil coule tout à fait au bord de la ville et de  
"l'autre côté c'est la plaine, les jardins et les Pyramides, plus  
"loin.

"Le temps comme d'habitude était splendide, malgré que depuis  
"quelques dizaines d'années on connaît aussi les pluies pendant  
"l'hiver. C'était en janvier, heure matinale. Dans les rues, peu  
"de mouvement. Des cafés qui s'ouvraient, sortant sur les trottoirs  
"les tables en marbre, et des ouvriers européens qui, par ici, par  
"là, prenaient un café turc. Les arabes couraient à grands pas au  
"travail. Devant un grand hôtel, encore plongé dans le sommeil,  
"quelques couples de touristes anglais montaient de bonne heure sur  
"de pauvres petits ânes pour aller prendre l'air frais avant le le-  
"ver du soleil. Longs et maigres comme des cannes à sucre, habillés  
"en blanc, casque en liège sur la tête et cravache à la main, la  
"plupart, malgré que montés, touchaient presque terre avec leurs  
"pieds, et le ridicule était amusant. Nous passâmes tout près du  
"groupe heureux et Hafif me regarda d'un air intelligent qui lais-  
"sait beaucoup de choses à entendre....."





IN MEMORIAM  
SAMOIL PETROV

En 1924, à l'automne, en réponse à une lettre d'un ancien ami de Samoïl PETROV, Panaït ISTRATI publiait dans l'"Adevarul literar si artistic" du 14 septembre, une évocation émouvante du disparu, mentionnant que Romain ROLLAND lui avait dit, un jour qu'il le recevait chez lui : "Je vous ai préparé un bon thé. Mais je ne sais s'il est aussi bon que celui que vous buviez à BRAÏLA avec Mikhaïl et Samoïl. Allons, racontez-moi qui ont été ces personnages. Je suis sûr qu'ils ont existé".

La preuve iconographique de l'existence de Mikhaïl KAZANSKY apparaît en 1970 dans le cahier n° 3 de notre bulletin. Au dos de la photo de Mikhaïl et de Panaït, prise le 24 janvier 1907 à ALEXANDRIE dans l'atelier des Associés AZIZ et DORES, le futur écrivain avait écrit le conseil suivant :

"L'ami S.P. (Samoïl PETROV)  
"Raisonne avant toute décision  
"P. ISTRATI."

Dans le présent cahier est reproduit l'autoportrait de Samoïl PETROV, peint en 1912. Nous l'y voyons tel que nous l'a décrit d'une façon lapidaire ISTRATI : "Un lipovéan roumain à barbiche noire, de belle prestance". Ce poëlier-peintre, de quatre ans l'aîné d'ISTRATI, dans l'atelier duquel ce dernier avait remarqué jadis une cinquantaine de toiles, drapé dans un manteau dont la pélerine flottait sur ses épaules et coiffé d'un chapeau d'artiste-peintre à large bord, était une apparition pittoresque des rues de BRAÏLA. On l'aurait cru jailli de la Bohême de Henri MURGER. Samoïl fut un ami dévoué de Panaït et de Mikhaïl. Il est intéressant de constater qu'ISTRATI, grâce peut-être à certaines affinités artistiques, a cultivé des amitiés durables dans les cercles des plasticiens dont on peut citer après PETROV, Alexandre VODA-PLOESTI et Vasile PETREA de BRAÏLA. Dans la lettre évoquée plus haut, ISTRATI assurait son correspondant que, loin d'avoir oublié son camarade de travail, - il était alors peintre en bâtiment - il le décrivait dans les pages de son livre "Mikhaïl" en cours de préparation à cette époque.

ISTRATI s'est toujours intéressé à son ami. Nous en avons la preuve, du reste, par le passage cité ci-dessous d'une lettre qu'il a adressée le 1<sup>er</sup> septembre 1920 au barbier Nicu CONSTANTINESCU de BRAÏLA :

"Ecris-moi par le détail ce que tu sais du pauvre Samoïl. Le malheureux n'a pas voulu m'accompagner à l'étranger comme je l'avais supplié! Va chez sa mère (5 rue Tîdorilor ) et dis-lui que



"je ne l'oublie pas, que je la considère comme ma mère et lorsque "j'irai mieux je ferai tout pour elle au cas où elle serait dans "le besoin."

En 1924, Panaït ISTRATI adressait deux lettres à l'écrivain roumain victor EFTIMIU par lesquelles il le priait de faire quelque chose pour la mémoire de PETROV qui avait été un bon peintre, en organisant, par exemple, une exposition avec "le peu qui nous reste de PETROV".

Aujourd'hui, il ne reste plus de PETROV que quelques oeuvres. A l'exception de son autoportrait peint sur un carton conservé dans des conditions défavorables, nous avons découvert deux toiles. Sur l'une d'elles qui représente un coin de bois des bords du Siret, quelqu'un a inscrit : "1924 . En souvenir de notre ami PETROV S."

Un détail à retenir. Le peintre en bâtiment, décrit avec tant de vérité dans "Mikhaïl", s'était mis à l'étude de la langue française, afin, probablement, de visiter un jour les grandes pinacothèques européennes, ainsi qu'il en avait exprimé l'intention à ISTRATI et à un certain Monsieur R. Il employait pour cela le Syl-labaire de REGIMBEAU : Lecture - Ecriture - Orthographe, édité à PARIS en 1913. Au dos de la couverture, PETROV avait noté, soucieux : "Blanc de zinc 1/4, 12,50 lei 50 gr."

Mobilisé lors de la première guerre mondiale, PETROV a trouvé la mort soit dans un hôpital d'ODESSA, ainsi que sa mère l'avait écrit en 1918 à ISTRATI, soit dans la catastrophe ferroviaire de CIUREA d'après les dires de sa nièce.

Restée seule - son mari Iosif étant décédé en 1897 et son fils Vasile en 1911 - la vieille mère de PETROV déménage à PISCUL, commune habitée par des Lipoveni (1), à la périphérie de BRAILA, son pays d'origine où elle vécut jusqu'à la fin de sa vie.

Les lettres et les papiers que Samoïl avait reçus d'ISTRATI, de Mikhaïl et d'autres amis, enfermés par la mère de PETROV dans une malle du grenier, ont été déchirés et éparpillés par des enfants qui découvrirent cette correspondance oubliée. Les peintures murales et les plafonds peints par l'ami d'ISTRATI ont subi le même sort. Il y a trois ans, l'amour de jeunesse de Samoïl, la fille d'ANTIPOV, patron du salon de thé (2) de la Place du Peuple, m'a révélé que PETROV, encouragé par l'attitude sans équivoque de la demoiselle, avait demandé sa main à son père. Celui-ci, en colère à l'idée qu'un peintre en bâtiment osait prétendre entrer dans sa famille, après avoir montré la porte à l'intrus, a jeté au feu le portrait de sa fille peint par le fiancé "in spe".

(1) - Habitants d'origine russe du nord de la Dobroudja.

(2) - Equivalent en FRANCE d'un café-bar.



La nièce de Samoïl et elle-même furent très étonnées d'apprendre que PETROV - apprécié par le grand peintre d'alors, originaire de BRAÏLA, A. VERONA - avait été immortalisé dans la littérature universelle par son ami ISTRATI qui avait affirmé dans la lettre destinée à K. :

"S'il m'était donné de mourir demain, son nom, ainsi qu'on le voit en tête de cette rapide confession, vivra à côté du mien et autant que le mien vivra, ainsi que j'ai décidé de procéder dans ma littérature avec toutes les figures importantes disparues qui ont vécu à mes côtés et m'ont réchauffé."

Lucian ENESCU

(Traduction d'Hélène GUILLIERMOND)



## LES LIVRES ÉTRANGERS

Eugen RELGIS a publié, en 1970, aux éditions "Humanidad" à Montevideo "Heures de mon Calendrier" rassemblant des écrits échelonnés sur une dizaine d'années et remaniés ou complétés en partie par l'auteur avant qu'il ne donne le manuscrit à l'imprimeur.

Notre ignorance de la langue espagnole ne nous a pas permis de lire cet ouvrage, mais notre ami François de LAVEAUCOUPET nous en a traduit les pages consacrées à Panaït ISTRATI.

Si l'auteur n'a jamais rencontré Panaït, il connaît bien son oeuvre et, dès avant la guerre, il a rédigé sur lui plusieurs articles ainsi qu'une préface à un livre réunissant divers articles d'ISTRATI, publié à Buenos Aires en 1937 sous le titre de "Ma Croisade".

Eugen RELGIS donne une intéressante, bien que trop fragmentaire, énumération de la bibliographie concernant Panaït ISTRATI et salue au passage Ion CAPATANA avec lequel il rendit visite, dans sa maison de La Neuville-Vault, au véritable poète et vrai paysan que fut le bon Philéas LEBESGUE.

Il écrit : "Les oeuvres de Panaït ISTRATI, quelques unes sont des autobiographies et pourtant profondément vivantes, suffisent à le consacrer comme un narrateur et un nouvelliste exceptionnels. En plus d'un écrivain, ISTRATI fut en outre un lutteur social.

"Certains assurent que sa prose n'est rien de plus que le reflet des luttes sociales auxquelles il a participé. En vérité, ce qui caractérise ISTRATI c'est son esprit d'indépendance, sa recherche incessante de la fraternité, son dégoût des mensonges politiques et son désir ardent de justice".

Il ajoute, qu'attiré par la révolution, au même titre que quelques intellectuels européens, ISTRATI découvrit, lors de son voyage en U.R.S.S., la tyrannie que cachait la propagande politique russe et qu'il s'est classé, par la publication de son livre "La Russie nue", "parmi les premiers, ayant la vérité pour but, à rejeter le masque des soviétiques en découvrant au monde la grande fraude que représentait et représente la Révolution prolétarienne".

C'est avec satisfaction qu'Eugen RELGIS a retrouvé dans un périodique littéraire de Bucarest le nom de Panaït ISTRATI (1). Il constate que la justice est lente, tardive, mais il conclut par le dicton "Mieux vaut tard que jamais".

(1) - E. RELGIS ignore que la Presse roumaine a consacré à Panaït, après le livre d'AL. OPREA, de nombreux articles et que ses oeuvres complètes sont en cours de réédition.



ARTICLE OUBLIÉ

L'article ci-dessous nous apparaît comme l'un des plus émouvants qu'ait écrit Panaït ISTRATI. Il le rédigea alors que, fuyant le monde qui lui avait valu tant de déchirements et de désillusions, il revenait vivre sur les lieux de son enfance.

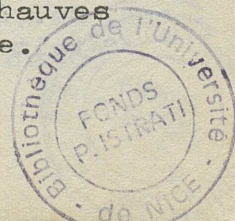
Paru dans le journal de BRAÏLA "Ancheta" en décembre 1930, il fut reproduit par la revue "Analele Braïlei" (Les Annales de BRAÏLA) dans son numéro d'avril-juin 1938.

POURQUOI JE ME SUIS RETIRÉ A BRAÏLA

BRAÏLA est la ville où, pour la première fois, j'ai vu la lumière du jour. Je l'ai aimée dans mon enfance, je l'ai haïe dans mon adolescence, puis je l'ai perdue. Je suis parti à travers le monde. Je n'ai plus été pour elle qu'un hôte. Aujourd'hui, après avoir fait le tour de plusieurs vies, je retrouve ma BRAÏLA.

Dans quel état d'âme je la retrouve, on ne le saura que très tard. Et c'est dommage. C'est dommage parce qu'un interprète des langages muets ne se sert du caractère, de la vie, des faits, que pour crier au ciel son propre état d'âme, son tourment intérieur. Car ni le caractère, ni la vie, ni les faits n'existent, seuls nos états d'âme existent. De là découle le fait qu'on se comprend si mal les uns les autres, même lorsque nous sommes de bonne foi. Et de là aussi vient le fait étonnant qu'on se comprenne à merveille, même lorsque nous-mêmes nous ne savons pas pourquoi. Et si ces accords ou désaccords, également absurdes, sont réels mais à contretemps, alors, lorsque nous voulons écouter puis juger un interprète des langages muets, sans savoir dans quel état d'âme il se trouvait à l'instant où il s'est mis à nous raconter, que signifie le caractère, comment est la vie, quel est le sens profond de nos actes ? En d'autres termes, les êtres ne meurent pas tant de haine, de maladie, à cause de la guerre, que parce qu'ils sont dans l'impossibilité d'ouvrir leur coeur. Ils meurent tout en continuant à s'appuyer sur leurs deux jambes, c'est-à-dire la plus cruelle de toutes les morts.

C'est de cette mort lente que s'éteint de nos jours l'Occident. Les âmes meurent dans leur chemise de peau qui continue à se balancer au vent jusqu'au jour où une centaine de têtes chauves la conduisent jusqu'au cimetière, sans verser une seule larme.



Seules les pleureuses publiques, c'est-à-dire les journalistes, se lamentent pour tout le monde, racontant sur sept colonnes - ou deux lignes - combien magnifique fut la chemise de peau qui a cessé de se balancer au vent.

Je n'oublierai jamais la manière dont fut accueillie par ses parents et amis la mort effroyable d'un damoiseau du "grand monde".

Le drame eut lieu l'année dernière. Je reposais ma carcasse à la maison de santé Victoria de MONTANA (Suisse).

Un jour, toute la noblesse poitrinaire de ce sanatorium se leva "émue" pour serrer avec "effusion" les mains du susdit damoiseau qui venait voir sa femme, gravement malade. Sportman jusqu'au bout des ongles, c'est-à-dire stupide, le jeune cavalier arrivait directement de BRUXELLES, à cheval sur un châssis qui l'avait amené à MONTANA, "à une vitesse moyenne de cent kms à l'heure", disait-il. Il était grand et maigre comme un échalias. La poussière et la sueur l'avaient transformé en un colosse de boue, ce dont il était fier car le damoiseau était riche et s'intitulait baron.

Le premier geste du jeune baron fut de prendre un bain, bien entendu; le second, d'embrasser sa femme, sous les yeux de sa maîtresse, et sa maîtresse sous les yeux de sa femme, embrassades qui ne se voient que dans le "grand monde"; puis, le troisième et dernier geste sportif de ce conquérant d'âmes mortes fut de chevaucher, à la vue de tous, la balustrade en béton de la terrasse du premier étage où tout le monde se trouvait, pour se balancer le dos tourné vers l'extérieur afin d'effarer ses admirateurs, pour ensuite tomber, se briser le crâne et mourir comme un souriceau après trente heures d'agonie, le crucifix à son chevet, entouré de parents, d'amis et d'une kyrielle de chirurgiens.

Jusqu'ici rien d'étonnant, un simple accident mortel.

L'étonnement, pour moi, commence immédiatement après le décès. La vaste salle à manger du sanatorium bourdonnait comme une ruche par les conversations animées, mais discrètes, des convives composés en grande partie par des admirateurs et des parents du défunt.

Tout d'abord, je m'étonnais que ces si "cruellement touchés" se trouvaient à table comme si de rien n'était et ne laissassent échapper aucune bouchée des six plats qu'on servait. Et puis, que croyez-vous que se communiquait l'assistance endeuillée ? L'affliction ? La douleur ? Pas le moins du monde ! Il ne s'agissait que d'une vexation générale. Les parents et les amis ne pouvaient comprendre comment "un sportman qui est toujours sorti premier des compétitions les plus périlleuses a pu mourir en tombant d'une hauteur de deux mètres seulement". Une telle mort était considérée comme une insulte grossière à l'adresse de l'aristocratie bourgeoise. Donc, ce n'était pas la fin tragique d'un jeune homme qui était regrettée, mais la manière banale de cette fin.



Le soir, dans le hall, chacun occupa sa place habituelle au bridge, poker ou aux échecs. La baronne mère, raide et fardée comme une figurine de foire, ne faisait que traverser le hall pour aller dans la chambre mortuaire contempler son insurpassable sportman, non pas tant par affliction que pour qu'on vit qu'elle avait baisé le crucifix et fait le signe de croix sur son petit épigastre. Le baron, un gâteux, allait de table en table et regardait jouer les autres, riant et plaisantant.

Je n'ai vu personne verser une larme. Quelqu'un me fit comprendre que la baronne, c'était par dignité qu'elle ne pleurait pas et que le baron riait par gâtisme. Seul, le "petit baron", étendu sur catafalque, portait sur son visage, malgré lui, le sceau grave de la mort violente dépourvue de toute vanité sportive.

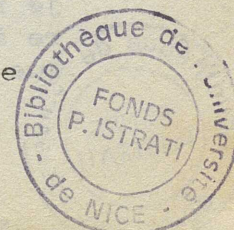
Tel est l'Occident évolué lorsque l'affliction le frappe. Et il en est de même lorsque c'est une grande joie qui l'envahit. C'est-à-dire qu'il n'a aucun état d'âme et, quand il en a un, il lutte pour s'en défaire et le cache telle une honte : il est déshonorant de trahir les palpitations du coeur, qui doivent être gardées pour soi-même.

Or, qu'arrive-t-il ? Puisque le coeur ne palpite pas pour soi, mais pour tout ce qui est à l'extérieur - car il aime à bavarder avec d'autres coeurs - en réprimant ses battements les plus nobles, gais ou tristes, on arrive un jour à constater que le malheureux ne bat plus que pour aider l'estomac à digérer une poignée de haricots ou un bifteck servi avec pompe.

Cette mort de l'âme, cette absence totale d'états d'âme chez la grande bourgeoisie occidentale ont poussé la civilisation moderne sur le chemin de la soif à s'enrichir à tout prix et de la débâche dépourvue de tout entrain sincère. On recherche "des émotions fortes" et on les obtient en les réduisant à quelques vices essentiels : le coït sans amour, l'ivresse sans joie, le jeu jusqu'à la ruine et la vitesse jusqu'à se rompre le cou. Je les ai vu tous se pratiquer jusqu'au sommet de l'échelle. Et un grand dégoût s'est emparé de moi. Mais cela, néanmoins, ne m'aurait pas décidé à retourner définitivement à BRATLA, car c'est là que je veux en venir.

J'ai porté mes regards vers le monde des écrivains, dans mon désir de servir la cause de la multitude. Là, mes illusions ont duré quelques années. Il me semblait qu'il y avait quelque chose à faire. Puis, j'ai vu que le monde des hommes de lettres allait lui aussi à sa perte. Les uns s'en sont fait un moyen de s'enrichir, en décrivant "en neutre" et en les accommodant à la sauce piquante, les vices des maîtres du jour. D'autres ont fait de même en critiquant à grand bruit ces vices. Une troisième catégorie restée sans eau (1) renacle dans son coin comme une belle-mère et ne sait quel

(1) - Sous-entendu : sans eau à apporter à leur moulin (note de la traductrice).



chemin prendre. Quant aux esthètes, n'en parlons plus. Ils ne m'intéressent pas.

Je les ai tous quittés, sans regret, et je me suis rapproché de la quatrième catégorie, très réduite : celle qui parle avec succès au nom de la conscience universelle.

Ce fut un grand amour, de courte durée. Car, demandant à cette conscience universelle de descendre dans la rue, elle m'a répondu qu'elle n'aimait pas à être éclaboussée de boue et encore moins attraper un rhume.

Alors, désespéré - ne sachant que faire de la force dont je disposais et qui grandissait sans cesse - j'ai cherché une planche de salut en RUSSIE SOVIETIQUE, dont j'approuvais les actes, depuis longtemps, sans les contrôler.

Ici, l'amour fut encore de plus courte durée et la désillusion, totale, comme on le sait.

C'est ainsi que je suis arrivé à BRAILA.

Je la retrouve avec une âme neuve, avec des yeux neufs et je l'aime. Sur elle, comme sur moi-même, les décennies ont passé sans rien nous apporter qui puisse servir à la multitude. Ses faubourgs - vastes, symétriques, comme on n'en voit pas beaucoup, même dans les grandes capitales européennes - sont restés tels que je les ai connus il y a quarante ans. Les mêmes bourbiers, la même pierre anguleuse faite comme à dessein pour vous lacérer la plante des pieds et vous tordre la cheville, surtout la nuit en marchant à tâtons. La lumière électrique, toujours borgne. La canalisation toujours pestilentielle. Et l'eau, la nuit, on ne peut en avoir que si, par hasard, il y a le feu dans la ville.

Mais, aujourd'hui, toutes ces choses ne sont que broutilles. Avec ou sans pavage, avec ou sans lumière, avec ou sans hygiène, avec ou sans confort, l'homme reste le même, bon ou mauvais. Tel qu'il est venu au monde. Les bons et les justes sont plus rares que les diables et ceux-là, seuls, m'intéressent individuellement. L'humanité... Que le diable l'emporte ! Otes-toi que je m'y mette, voilà la loi. Donc, l'humanité n'existe pas.

Mais, l'homme, par contre existe. Et l'homme cherche l'homme. Et le trouve. Il est impossible qu'il ne le trouve pas. Dès que vous écartez l'humanité de votre chemin, vous découvrez l'homme. Car l'humanité nous empêche de voir l'homme. Du moins, c'est ce qui m'est arrivé ! Jamais je n'ai autant fraternisé avec tant de gens que depuis que j'ai quitté le monde et que je suis revenu dans ma ville. Jamais ne m'ont cherché et ne m'ont trouvé autant d'êtres. Et jamais je n'ai cru que BRAILA dont j'ai tant fui l'abjection pourrait plaire à tant d'étrangers de grande valeur qui n'ont vu dans leur vie que des villes célèbres.





C'est ainsi que j'ai retrouvé la BRAÏLA de mon enfance. Car, pour moi et ceux qui me ressemblent moralement, somme toute, la BRAÏLA est toute l'humanité.

Cette affirmation pourrait paraître une insolence. Et pourtant !

Nul ne peut aimer l'humanité. On ne peut aimer ce qui est anonyme et ce qui vous échappé totalement. Mais on peut aimer un être humain, dix, vingt, au long de toute une vie. On peut leur sauver la vie, au besoin, et eux peuvent sauver la vôtre. C'est cela toute l'humanité ! Je me suis brouillé avec elle en allant à sa découverte sans la trouver, en essayant de l'aimer sans le pouvoir.

Aujourd'hui, à BRAÏLA, ne courant plus après personne et ne me faisant plus un devoir de l'amour, je découvre des êtres humains sans les chercher et ils me sont sympathiques sans peine. Et, d'ailleurs, je ne vois plus que des vaincus, étant moi-même le vaincu de ma propre victoire.

Seuls les vaincus sont dignes de sympathie. L'être humain devient un fauve dès qu'on lui accorde un brin de pouvoir, c'est-à-dire de l'importance. Il l'utilise, sur le champ, pour écraser son semblable. De sorte que j'en ai assez des hommes importants et que je me séparerai, à l'avenir, de tout ami qui deviendra important.

Il y a à BRAÏLA aussi des hommes importants mais je ne les fréquente pas. A-t-on besoin d'un homme important lorsqu'on a envie de jouer au trictrac, de boire un petit verre ou d'écouter des vertes et des pas mûres, de préférence des vertes ?

Et pour cela - c'est-à-dire pour tout ce qui fait la vie - BRAÏLA me suffit.

Elle est toute l'humanité.

Panaït ISTRATI

BRAÏLA, Décembre 1930

(Traduction d'Hélène GUILLIERMOND)



LU DANS LA PRESSE DE NAGUERE

L' "Expresul-Braïla" a publié, dans son numéro 1345 du 8 août 1943, le compte-rendu d'une causerie de Francesco Arca sur la thèse consacrée à Panaït ISTRATI qu'il venait de soutenir et qui lui valut le titre de docteur es-lettres, avec la mention "Summa cum laude". De nombreuses personnalités italiennes et roumaines du monde culturel et politique assistaient à cette réunion organisée à Braïla le 5 décembre 1943.

L' "Expresul" obtint de Francisco Arca quelques commentaires sur son ouvrage, commentaires dont nous reproduisons ci-dessous, dans la traduction littérale de notre ami Lucian ENESCU, un important passage :

"... Nous pensons qu'en dépit de tout ISTRATI doit être "considéré parmi les forces les plus pures et les plus vives de "la littérature roumaine. Au surplus, en ajoutant à l'illustra- "tion de la Roumanie, l'évocation de la Méditerranée, ainsi que "de la Syrie et de l'Egypte, ISTRATI atteint les sommets de l' "Art. Dès lors, quand il porte à notre connaissance son idéal, "quand il nous présente les personnages de ses récits animés par "cet idéal, quand il ne tombe pas dans la philosophie ou le ton "dialectique, ISTRATI nous donne des pages d'art pur. Nous y "trouvons l'aspiration vers une amitié qui est l'amour absolu "et désintéressé pour la justice sociale, mais aussi vers la joie "plénière, faite d'instinct et de désir, que donnent les biens "matériels et spirituels dont la terre est si riche. A côté des "êtres qui vivent dans ce climat moral, et presque fusionnés a- "vec eux, nous trouvons aussi, dans le monde d'ISTRATI, ceux "qui sont dominés par des intérêts mesquins, par la haine, la cu- "pidité et les conventions sociales limitées. Le monde d'ISTRATI "nous apparaît ainsi comme un magistral ensemble de lumière et "d'ombre.

"... Du désir de dépasser ce monde empoisonné par le mal, "est né le grand charme de tant de pages tantôt épiques, tantôt "lyriques.

"... Evocation poétique et réaliste de la Roumanie et du "monde méditerranéen, témoignage et appel d'une âme passionnée, "création de quelques personnalités puissantes, tantôt exception- "nelles, tantôt communes; voilà ce qu'est l'art d'ISTRATI".



LU DANS LA PRESSE FRANÇAISE

L'"Argus de la Presse" nous a adressé un article extrait du numéro de mars 1971 de "Défense de l'Homme" à qui nous avons envoyé, comme à tous les journaux et revues, un exemplaire de notre bulletin.

Voici cet article in-extenso :

"Les Amis de Panaït ISTRATI (25, rue du Rocher, Paris 8<sup>e</sup>) m'ont envoyé un cahier (n<sup>o</sup> 6) qui m'a beaucoup étonné.

"J'ai eu la surprise, tout d'abord, de constater que "le souvenir du "vagabond passionné" avait servi de prétexte à une manifestation patriotique franco-roumaine.

"Posant une plaque murale, au nom d'ISTRATI, dans la "ville de MENTON, M. BALTAC, représentant l'ambassadeur de "la Roumanie communiste en FRANCE, a déclaré : "Cette cérémonie signifie un capital d'affinités entre la Roumanie et "la France, tant il est vrai que le génie d'ISTRATI n'a pu "s'épanouir que dans la généreuse culture française..."

"Je ne sais si cela suffira pour effacer les tombereaux "d'injures qui ont été déversés jadis, par l'intelligentsia "bolchevique, sur "le traître ISTRATI" coupable d'avoir pu- "blié ce qu'il avait vu dans la "patrie du prolétariat", cou- "pable d'avoir écrit : "Nulle part au monde l'homme n'est aus- "si courbé !".

"Il appartenait à un nommé RAYDON d'apporter, en ce sty- "le particulier que nous connaissons bien, le doute rituel "sur une conversion prétendue d'ISTRATI, dont le Cahier n<sup>o</sup> 6 "relate la fin en ces termes :

"Quelle influence ces entretiens avec Mgr GHIKA eurent "ils sur ISTRATI, à cette époque où, luttant contre la mort, "il ne lui restait que quelques mois à vivre ?

"Il est difficile de se prononcer à ce sujet. Rien ne "permet de supposer, en effet, qu'il ait eu l'intention de "se convertir. Certains témoignages prouveraient même le con- "traire. On peut cependant se demander si ce n'est pas pour "respecter une de ses dernières volontés qu'une croix de rite "catholique fut érigée sur sa sépulture provisoire au cime- "tière orthodoxe de Bucarest."

"On tente de présenter un Panaït assagi, peut-être re- "pentant. Dommage qu'il ait écrit "Je ne crois plus à aucun "credo. Je ne veux plus écouter ce que les hommes disent,



"mais seulement regarder ce qu'ils font." Parlant des nobles "élites de cet occident bourgeois, il a eu l'audace d'écrire dans ses "Confessions pour vaincu" : "C'est toujours le même langage que je tiens à l'égard de cette vermine, qui ne sacrifierait pas un cheveu de sa tête, pour faire le salut d'une humanité folle, mais... Mais maintenant, je suis un vaincu. Ceux sur qui je croyais, dur comme pierre, pouvoir m'appuyer, c'est encore de la vermine, une vermine qui sacrifierait tout pour le salut de sa chère doctrine, en broyant des innocents".

"Pauvre ISTRATI, je me demande quelle tête il ferait, s'il pouvait contempler ceux qui feignent de se réclamer aujourd'hui de sa chaleureuse philosophie !"

Cet article nous choque et nous déçoit. Il nous choque par le sectarisme dont il fait la preuve. Il nous déçoit par la légèreté du jugement qu'il porte.

Nous nous refusons "à faire de la politique", aussi nous ne pouvons qu'être satisfaits de l'hommage que rend le gouvernement roumain à la mémoire de Panaït ISTRATI. De quel droit, parce que "l'intelligentsia bolchevique", il y a quarante ans, a "déversé des tombereaux d'injures sur le traître ISTRATI", s'offusquerait on de ce qu'une nouvelle génération de communistes reconnaisse sa valeur et la proclame ? Le rédacteur de "Défense de l'Homme" croit-il, en la matière, au péché originel ?

Nous aimerions que tous les gouvernements et tous les partis politiques, de l'extrême droite à l'extrême gauche, lui rendent hommage. Nous serions ainsi assurés que personne ne tenterait de l'annexer. Au surplus cela prouverait l'universalité de son esprit et de sa valeur humaine.

Nous n'avons pas l'intention d'entamer ici une polémique sur ce qu'était Panaït et sur ce qu'il n'était pas, car s'il est des hommes que l'on peut fichier et cataloguer sans crainte de se tromper, il en est d'autres qui, ayant laissé parler leur cœur même au détriment de leurs convictions, défient tout classement. ISTRATI compte parmi ces derniers. Une connaissance plus approfondie de son œuvre et de ses nombreux écrits convaincront rapidement quiconque de l'erreur que l'on commettrait à vouloir lui attacher une étiquette.

Or, l'article en cause, en citant deux phrases d'ISTRATI, prétend le définir. Nous voulons croire que prononcer en quelques lignes un jugement aussi sommaire constitue un écart dans la ligne généreuse et ambitieuse que cette revue s'est tracée pour la défense de l'homme.



LU DANS LA PRESSE ROUMAINE

Nous saluons la parution, à Bucarest, de la revue "MANUSCRIPTUM". Cette publication littéraire trimestrielle est dirigée par l'Académicien D. PANAITESCU-PERPESSICIUS. Son directeur adjoint est M. AL. OPREA qui, rappelons-le, a écrit une biographie de Panaït ISTRATI.

Dans son deuxième numéro, MANUSCRIPTUM a publié les cinq dernières lettres écrites par Panaït ISTRATI à Romain ROLLAND. Nous retrouvons dans les deux premières, datées respectivement des 26 novembre et 5 décembre 1934, la passion de justice qui anime toujours Panaït. Il appelle l'attention de ROLLAND sur un italien antifasciste, résidant en Roumanie, dont le gouvernement italien réclame l'extradition. Il demande à Romain d'agir car :

"Moi, je ne puis rien, rien ! Je suis l'homme haï par tous les journaux sans exception et par tous les courants politiques parce que, dès que je relève la tête, une fois tous les trois mois, je frappe dans toutes les directions sans exception et c'est ainsi que je resterai jusqu'à la fin de mes jours".

La dissension née entre les deux amis, notamment à la suite de la publication du livre d'ISTRATI sur son voyage en U.R.S.S., venait juste de s'éteindre. Panaït profite de cette réconciliation pour écrire :

"Je veux d'abord vous dire toute ma reconnaissance pour votre pardon, si simple. Dans mon inhumain isolement d'aujourd'hui, l'idée que vous n'avez pas le dos tourné vers moi, mais le visage, me suffit et me sauve. Pour le reste - c'est-à-dire pour ce qui est de l'entente entre les hommes - je n'espère plus rien ni des autres, ni de moi. Il n'y a que l'amour qui existe (ou qui n'existe pas). L'entente, elle, c'est de la fausseté."

Il informe ensuite son ami retrouvé de son état de santé :

"Les lésions de mes poumons sont presque fermées. A quoi bon ? Le coeur est fichu. Il a grossi démesurément ces trois dernières années de maladie au lit, il a fait des muscles qui vont lâcher tout un jour prochain. Je suis au début de la myocardite. Mon sang ne peut plus être oxygéné normalement parce que le poumon gauche est calcifié, sclérosé, et le droit le suit lentement.

"Mais je suis content d'avoir tordu le cou à la tuberculose. Je ne peux plus parler qu'allongé, ni marcher, ni même me tenir debout sans que le coeur se mette à frapper 120 coups à la minute, mais je m'en moque. Je suis content d'être resté un homme honnête et de lutter, comme les plus malheureux, pour un morceau de pain..."



Il parle, dans les autres lettres, de sa situation financière, extrêmement précaire par suite de la carence de son éditeur. Celui-ci ne lui assure plus les versements mensuels auxquels l'oblige pourtant le contrat qui les lie.

Le 29 décembre 1934, il écrit :

"J'ai eu cette année mes 50 automnes! Et votre Kyra, tant aimée, ses 10 printemps (1924-1934). Donc double anniversaire. Nous l'avons fêté dans la lutte avec la maladie et la misère, au milieu d'une bande d'une douzaine de gens pitoyables, ma famille d'aujourd'hui."

Sa dernière lettre porte la date du 29 janvier 1935. Moins de trois mois après il mourait.



BIBLIOGRAPHIE (suite et fin)

X - COMPTES-RENDUS DES OEUVRES D'ISTRATI (suite).

EN FRANÇAIS (suite) :

"La Maison Thüringer" :

- J. CHARPENTIER, Mercure de France, 15 février 1934.  
L. CHRISTOPHE, Gazette (Bruxelles), 25 février 1933.  
E. DABIT, Europe, 15 avril 1933.  
G. DUPEYRON, Europe, 15 janvier 1934.  
GALLO, Nation belge (Bruxelles), 17 avril 1933.  
R. LALOU, Nouvelles Littéraires, 5 août 1933.  
P.J. LAUNAY, Paris-Soir, 18 avril 1933.  
M. PAZ, Monde, 11 mars 1933.  
J. PREVOST, Notre Temps, 19 février 1933.  
N. SABORD, Paris-Midi, 8 mars 1933.  
J.B. SEVERAC, Populaire, 23 février 1933.  
Bulletin des Lettres, 25 février 1933.

"Le Bureau de Placement" :

- J. CHARPENTIER, Mercure de France, 15 mars 1934.  
Cl. CHONEZ, Nouvelles Littéraires, 7 octobre 1933.  
R. FERNANDEZ, Marianne, 1er novembre 1933.  
G.A. ROULHAC, Populaire, 25 février 1934.  
C. SANTELLI, La Dépêche de Strasbourg, 25 février 1934.  
J.B. SEVERAC, Populaire, 23 novembre 1933.  
P.M. SIRE, Cahiers du Sud, juillet 1934.  
Le mois, 1er décembre 1933.

"Méditerranée. Lever du Soleil" :

- L. JALABERT, Etudes, 5 mai 1935.  
Fr. LEFEVRE, Nouvelles Littéraires, 22 décembre 1934.  
J.P. MAXENCE, Gringoire, 11 janvier 1935.  
P. NIZAN, Monde, 8 février 1935.  
Fr. PORCHE, Le Jour (Paris), 13 janvier 1935.  
La Semaine égyptienne (Le Caire), février 1935.  
Marianne, 17 avril 1935.  
Bulletin des Lettres, 25 décembre 1934.

"Méditerranée. Coucher du Soleil" :

- F. DIVOIRE, Le Soir (Bruxelles), 8 octobre 1935.  
J.P. MAXENCE, Gringoire, 16 août 1935.  
ORION, Action Française, 6 septembre 1935.



F. STROWSKI, Quotidien, 6 août 1935.  
Larousse mensuel illustré, 1er octobre 1935.

EN ROUMAIN :

"Kyra Kyralina" :

- D. BOTEZ, Dreptatea, 24 décembre 1934.  
O. DENSUSLANU, Viafa noua, août-septembre 1924.  
M. DRAGOMIRESCU, Buletinul Institutului de literatura,  
1924-1925.  
N. IORGA, Ramuri, 15 juillet 1924.  
Al. OPREA, Gazeta literara, 15 avril 1925.  
C. SAINEANU, Salonul literar, juin 1925.  
D. THEODORESCU, Adevarul, 1er juin 1924.  
T. VIANU, Viafa romineasca, octobre 1924.

"Oncle Anghel" :

- M. RALEA, Viafa romineasca, janvier 1925.  
D. THEODORESCU, Adevarul, 6 juillet 1924.

"Trecut si Viitor" :

- P. CONSTANTINESCU, Miscarea literara, 1-8 août 1925.

"La Maison Thüringer" :

- O. SULUTIU, Reporter, 31 janvier 1934.

"Le Bureau de Placement" :

- E. IONESCU, Reporter, 14 novembre 1934.  
Al. TALEX, Cruciada rominismului, 22 novembre 1934.

"Méditerranée" :

- Al. TALEX, Pasarea albastra, 25 décembre 1935.

